

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
UNESCO

La parole  
et l'écrit

# eCourri

UNESCO



Photo © Peter Frey, Paris

## Le temps des peuples

37 Brésil

L'or à ciel ouvert

Au 18<sup>e</sup> siècle, l'économie brésilienne fut dominée par l'or et le diamant. L'exploitation des gisements aurifères et autres entraîna le développement des *Minas gerais* (ou « mines générales », c'est-à-dire la région où l'on trouve partout des mines), Etat du sud-est du Brésil qui reste la principale région minière du pays. Aujourd-

d'hui, le Brésil est le quatrième producteur d'or du monde. La mine de Serra Pelada, ci-dessus, à ciel ouvert, est située à 400 km au sud de Belém, capitale de l'État de Pará, à l'embouchure de l'Amazone. 20 000 ouvriers environ exploitent cette mine qui produit une tonne d'or par mois.

## Le Courrier du mois

L'importance qu'a prise la littérature écrite dans les temps modernes est telle qu'elle semble aujourd'hui la norme. Même si l'on sait que de nombreuses cultures ne s'organisent ni ne se transmettent par l'écrit, mais bien par l'oral, on constate encore une forte tendance, dans la pensée contemporaine, à réduire les littératures orales à des manifestations d'un folklore considéré souvent avec une certaine condescendance.

Notre intention, avec ce numéro, a été de contribuer à corriger cette vision trompeuse du rapport de la parole et de l'écrit. Leur opposition en un antagonisme radical, à la fois de civilisation et de forme, apparaît aujourd'hui de plus en plus comme une analyse insuffisante, voire schématique, de la réalité culturelle. Entre ces deux formes de l'expression, comme le démontre Paul Zumthor, dans son article d'introduction, la frontière n'a jamais cessé d'être poreuse, l'échange constant. Les sociétés occidentales elles-mêmes, qui ont le plus activement contribué à cette valorisation de l'écrit au détriment de l'oral, ont bien moins échappé qu'il n'y paraît à cette interdépendance de l'un et de l'autre dans l'histoire de leurs littératures et de leur sensibilité. Et la voix refoulée fait peut-être en ce moment même un retour en force dans l'Occident fasciné par l'écriture.

Pour montrer cette puissance de la parole, nous avons voulu d'abord éclairer quelques grands textes qui sont tout ensemble des épopées nationales et des poèmes universels. Si chacun présente dans sa genèse ou son histoire une variation originale du rapport entre parole et écrit, ils ont tous pour caractéristique première d'être des textes fondateurs, auxquels s'identifie un peuple, quand ils ne sont pas le dernier témoignage d'une civilisation, sa mémoire ultime, comme il en va pour la *Relation de Michoacán*.

Dans certains cas, comme pour le domaine arabe, japonais, basque, chinois ou indien, une synthèse, un exemple révélateur ou un souvenir rendent compte de l'attraction spirituelle, de la force d'inspiration que possède une œuvre qui, transmise par la parole et souvent relayée par l'écrit, voire l'image, ne cesse pas de résonner dans la conscience individuelle, de battre dans le cœur collectif, bref, de vivre.

Mais ce trésor spirituel, qui fait partie du patrimoine de l'humanité, est menacé. L'Unesco contribue d'autant plus à sa sauvegarde qu'il est porteur d'identité. Pour essentiels qu'ils soient, le passage à l'écrit ou l'enregistrement sonore ne sont pas encore suffisants. C'est à une redéfinition de la communication culturelle qu'il faut œuvrer en reconnaissant à la parole, dans toute communauté, sa valeur créatrice.

Notre couverture: Photo Michel Claude, Unesco

Rédacteur en chef: Edouard Glissant

## Août 1985

38<sup>e</sup> année



Photo Richard Frieman © Rapho, Paris

**4 Permanence de la voix**  
par Paul Zumthor

**9 Le Kalevala**  
La genèse de l'épopée finlandaise  
par Lauri Honko

**11 « Le pays des héros »**

**12 Le Kalevala et l'art finnois**  
par Heikki Kirkinen

**15 La Relation de Michoacán**  
Le testament d'un peuple  
par J.M.G. Le Clézio

**17 Le dit de la campagne d'Igor**  
par Igor I. Chkliarevski

**19 Chaka le Grand**  
par Mazisi Kunene

**21 Circularités du dire arabe**  
par Salah Stétié

**24 Le dit des Heiké**  
Une grande épopée sur le petit écran  
par René Sieffert

**26 Le Mahabharata et le buvetier**  
par Lokenath Bhattacharya

**28 Liu Jingting, le roi des conteurs**  
par Yao Zhenren

**30 L'épopée tibétaine de Ge-sar**  
par Mireille Helffer

**32 Hir et Ranjha, les amants du Pendjab**  
par Hakim Mohammed Said

**33 La littérature basque**  
Aux fontaines de l'oral  
par Juan Mari Lekuona

**34 Latitudes et longitudes**

**2 Le temps des peuples**  
BRESIL : L'or à ciel ouvert

Mensuel publié en 32 langues par l'Unesco, Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture  
7, place de Fontenoy,  
75700 Paris.

Français  
Anglais  
Espagnol  
Russe  
Allemand  
Arabe  
Japonais

Italien  
Hindi  
Tamoul  
Persan  
Hébreu  
Néerlandais  
Portugais

Turc  
Ourdou  
Catalan  
Malais  
Coréen  
Kiswahill  
Croato-Serbe

Macédonien  
Serbo-Croate  
Slovène  
Chinois  
Bulgare  
Grec  
Cinghalais

Finois  
Suédois  
Basque  
Thaï

Une édition trimestrielle en braille est publiée en français, en anglais, en espagnol et en coréen.

ISSN 0304-3118  
N° 8 - 1985 - OPI - 85 - 3 - 425 F

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

# Le dit des Heiké

Une grande épopée sur le petit écran

par René Sieffert



Photo © NHK, Tokyo

**A** partir des années 1320, l'on rencontre sur les routes du Japon des « moines au *biwa* » (le *biwa* est un luth à quatre cordes venu du Moyen-Orient par la Chine). Aveugles pour la plupart, ils portent le costume des moines pérégrinants et vont de village en village, de château en château, chanter les exploits des héros de la grande guerre qui dans les années quatre-vingt du 12<sup>e</sup> siècle opposa les deux grands clans, tous deux issus de la Maison Impériale; des Taira et des Minamoto, dans une lutte implacable pour le pouvoir.

Voilà qui rappelait singulièrement les rhapsodes qui en d'autres temps colportaient en Hellade les épopées homériques. Et rhapsodes, ils l'étaient assurément à en juger d'après les innombrables variantes et les épisodes visiblement interpolés que comportent les centaines de manuscrits aujourd'hui recensés du principal de ces récits épiques, à savoir le *Heiké monogatari* (que j'ai traduit

*Le chef du clan des Heiké tenant dans ses bras la femme de son pire ennemi... Cette scène vient d'un feuilleton télévisé tourné au Japon dans les années 70 et adapté d'un roman de cape et d'épée, Shin Heiké monogatari (1950-1957). L'auteur de celui-ci, Eiji Yoshikawa, y a repris les personnages du Dit des Heiké, une des œuvres les plus populaires de la littérature japonaise.*

par « Le dit des Heiké »). La version la plus courte est en six « livres » (*maki* ou rouleaux), la plus développée en quarante-huit...

L'étrange, toutefois, est que cette épopée, monument apparemment de littérature orale, naît au Japon après quelque cinq siècles de littérature l'on ne peut plus écrite, qui a produit, entre autres chefs-d'œuvre, le *Man. yōshū*, anthologie de poésie pour une bonne

partie savante (8<sup>e</sup> siècle), et le *Gengi monogatari*, véritable roman d'analyse psychologique, que l'on pourrait dire « proustien » s'il n'était antérieur de près d'un millénaire à *La recherche du temps perdu*.

Le paradoxe cependant n'est qu'apparent : il semble bien établi, en effet, qu'à l'origine il y avait un texte écrit, une sorte de chronique dont l'auteur reste inconnu bien que l'on ait au fil des siècles cité divers noms, de moines en général. Ce *Heiké* primitif, en trois livres, était vraisemblablement le troisième volet d'une trilogie dont les deux premiers, conservés sous les noms de *Hōgen monogatari* et *Heiji monogatari*, nous ont été transmis à peu près dans leur premier état.

Nous avons donc là, dans un pays de civilisation avancée, un cas original de formation d'une littérature épique, orale et populaire, à partir de l'écrit. Mais ce n'est pas tout. Le phénomène s'est propagé, en effet, dans un

milieu — les environs de la capitale — où les lettrés sont nombreux. Ces gens de la Cour, de l'administration ou ces moines des grands monastères témoignent d'une curiosité et d'un intérêt rares pour ce que nous appellerions aujourd'hui les « arts populaires » ou le « folklore ». Ils nous ont laissé, en de multiples écrits, chroniques, essais, journaux, des descriptions qui rendent compte de la permanence et de l'évolution de la nouvelle culture, dont la diffusion des récits épiques constitue un des éléments fondamentaux. Ce sont eux aussi qui ont assuré l'enregistrement écrit des états successifs des textes. Ainsi pouvons-nous suivre, en gros du 14<sup>e</sup> à la fin du 16<sup>e</sup> siècle, les multiples avatars de ce qui sera le livre de référence essentiel de la culture nationale japonaise jusqu'au siècle dernier.

Dès la fin du 16<sup>e</sup> siècle, l'impression va figer dans une version « définitive » une œuvre jusque là collective et malléable, et diffuser, dans une société en voie d'urbanisation explosive, ce *Dit*, qui va devenir à la fois le *best-seller* absolu de l'édition japonaise et le livre le plus imité et le plus adapté aux nouvelles formes d'expression, en particulier au théâtre.

Notons en passant que l'une des toutes premières éditions imprimées est celle publiée à Nagasaki en caractères latins à l'usage des missionnaires ibériques pour leur faciliter l'étude de la langue du pays. Le choix est significatif : quel meilleur modèle, en effet, pour prêcher l'Évangile au plus grand nombre, que ce texte connu de tout un chacun, lettré ou illettré.

Car les « moines au biwa », devenus entretemps les « moines au Heiké » ou *Heiké-hōshi*, poursuivent leur activité ambulante de musiciens et de chanteurs, et la

poursuivront jusqu'à nos jours. Ainsi a-t-on pu enregistrer, ces récentes années, les récits des derniers chanteurs de *heikyoku* (chant épique), qui sont non point des reconstitutions plus ou moins arbitraires, mais une manière de dire transmise de maître à élève depuis le Moyen Age.

Et par un nouveau paradoxe de son histoire, ce genre, que les médias modernes semblaient définitivement condamner, a retrouvé, grâce à ces mêmes médias, grâce aussi à la civilisation des loisirs qui se développe rapidement au Japon, un renouveau inespéré et une singulière popularité : un seul chanteur, par le disque et surtout par la télévision, atteindra aujourd'hui, en une seule séance, un public cent fois, mille fois plus nombreux que celui que tel maître du passé pouvait espérer toucher en une vie.

Et ce n'est pas tout encore : ces derniers survivants d'un art que l'on croyait moribond — on dénombrait trois ou quatre chanteurs

**Le Dit des Heiké est une version épique de l'affrontement de deux clans guerriers qui luttèrent pour le contrôle du pouvoir dans le Japon de la seconde moitié du 12<sup>e</sup> siècle : les Taira (ou Heiké) et les Minamoto (ou Genji). Après une irrésistible ascension, les Heiké garderont le pouvoir absolu jusqu'à la mort en 1181 de leur chef, Taira no Kiyomori, dont on voit, ci-dessous à droite, une statue en bois peinte conservée dans un temple bouddhique de Kyoto. Mais les Genji finiront par écraser le clan rival pour instaurer le gouvernement des shogun de Kamakura au bénéfice de Minamoto no Yoritomo (1147-1199) dont cette effigie, ci-dessous à gauche, se trouve dans un temple shintoïste.**

en tout voilà une trentaine d'années — ont non seulement trouvé des successeurs qui en assureront la pérennité, dans des conditions matérielles infiniment plus satisfaisantes, mais de plus en plus nombreux sont les jeunes gens qui viennent l'étudier sous leur direction comme d'autres se mettent à l'école des acteurs de *nō* (ces amateurs actifs sont quelque deux millions à l'heure actuelle), ou se livrent aux joies du *haiku* (dix millions), de l'arrangement floral ou de tout autre art classique.

Cette brève évocation du destin singulier de l'épopée japonaise, des échanges continus dont elle est l'objet entre l'écrit et l'oral, laisse de côté peut-être l'essentiel, à savoir les emprunts que toutes les formes de littérature et de spectacle n'ont cessé d'y faire depuis sept siècles. Le théâtre classique tout d'abord — *nō*, *jōruri* (*bunraku*) et *kabuki* —, mais aussi le roman, avec la vogue très récente d'une sorte de récit de cape et d'épée, qui est immédiatement transposé en feuilletons télévisés — tous ces genres anciens et récents trouvent leurs thèmes, leurs personnages, leur inspiration, dans le cycle épique. Et ce qui, plus que tout, témoigne d'une popularité jamais démentie, c'est l'emploi constant qu'en fait aujourd'hui la publicité audio-visuelle. ■

**RENE SIEFFERT, de France, est professeur à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Paris) où il est également directeur du Centre d'études japonaises. Il a traduit et présenté en français un grand nombre d'œuvres majeures de la littérature japonaise. Outre Le dit des Heiké (P.O.F. et Unesco, 1976), il a publié notamment La tradition secrète du *nō* et Une journée de *nō* (Gallimard et Unesco, 1960), Le dit du Genji (1979, réédité en 1985) et, cette année, Les contes des provinces de Saikaku (P.O.F.).**



Photos Frédéric © Rapho, Paris